

Marx, Bloch et l'utopie

Guy Bouchard

Volume 10, numéro 2, octobre 1983

Le marxisme cent ans après Marx

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203230ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203230ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, G. (1983). Marx, Bloch et l'utopie. *Philosophiques*, 10(2), 265–288.
<https://doi.org/10.7202/203230ar>

Résumé de l'article

Que Marx n'ait pas une haute opinion de l'utopie, l'inventaire de ses oeuvres le confirme tout en permettant de nuancer sa position et surtout de montrer qu'elle relève d'une double stratégie de dénomination et de combat. Or c'est plutôt d'une stratégie théorique que relèvent les études de l'utopie, et c'est cette stratégie théorique qui permet de comprendre que Bloch puisse se réclamer de Marx tout en accordant, à l'utopie, une fonction fondamentale et essentiellement positive.

MARX, BLOCH ET L'UTOPIE

par Guy Bouchard

RÉSUMÉ. Que Marx n'ait pas une haute opinion de l'utopie, l'inventaire de ses œuvres le confirme tout en permettant de nuancer sa position et surtout de montrer qu'elle relève d'une double stratégie de dénomination et de combat. Or c'est plutôt d'une stratégie théorique que relèvent les études de l'utopie, et c'est cette stratégie théorique qui permet de comprendre que Bloch puisse se réclamer de Marx tout en accordant, à l'utopie, une fonction fondamentale et essentiellement positive.

ABSTRACT. Does Marx really think that utopia is a reactionary chimera? A survey of his works shows that such is the case, though one ought to take into account a possible transitory revolutionary role of utopia, and that his concern for utopia stems from a denominative strategy and a strategy of struggle, whereas most studies of utopia belong to a theoretical strategy. It is this theoretical strategy which allows Ernst Bloch to stress the fundamentally positive role of utopia while pretending to be faithful to Marx's philosophy.

On le sait : auprès de Marx comme d'Engels l'utopie n'avait pas bonne presse.

The polemics of Marx and Engels have resulted in the term "utopian" becoming used, both within Marxism and without, for a socialism which appeals to reason, to justice, to the will of man to remedy the maladjustments of society, instead of his merely acquiring an active awareness of what is "dialectically" brewing in the womb of industrialism. All voluntaristic socialism is rated "utopian". (Buber 1950 : 9)

Et ce socialisme utopique de Proudhon, de Saint-Simon ou de Fourier, dans la mesure où il s'oppose au socialisme scientifique de Marx et d'Engels, se caractériserait implicitement par sa non-scientificité, par son attrait pour les chimères de cabinet bien à l'abri du ressac de l'histoire. Le socialisme non utopique devrait-

il dès lors être considéré comme une forme de réalisme rivée au pouls du présent ? Méfions-nous des oppositions trop simples. Bloch nous rappelle qu'on « a besoin de la longue-vue la plus puissante, celle de la conscience utopique la plus aiguë, pour pénétrer la proximité la plus proche » (1977B : 21), que « l'unique prise en considération des faits est peu réaliste, que la réalité elle-même n'a pas dit son dernier mot, qu'elle doit encore se déployer et qu'elle confine à l'ad-venant, au bourgeonnement et à l'éclatement » (1977B : 238). Opposer à l'utopie la science et la vérité (marxistes) relèverait également de la courte vue. Tout d'abord parce que les socialistes dits utopiques sont l'objet d'un renouveau d'intérêt qui ne saurait être réduit à une passion morbide pour « l'erreur » ou les chimères révolues, comme en témoignent, entre autres, l'ouvrage de Buber et celui de Desanti (1971). Mais aussi parce que le marxisme, en plus de s'être inspiré de certaines idées du socialisme utopique¹, serait lui-même plus ou moins imprégné d'utopie² ; dans les termes de Duveau (p. 37) :

Disciple de Hegel, Marx est un dialecticien ; disciple de Smith et de Ricardo, il est un utopiste (. . .) Si Marx n'a pas bâti de cité idéale, s'il n'a pas fabriqué d'utopie, c'est parce que l'animait la conception très utopique d'un monde dans lequel la dynamique propre de l'économie comportait une certaine perfection.

Si l'utopie se caractérise par la non-scientificité, voire par la simple fantaisie, faudrait-il dès lors en dire autant de la pensée de Marx ? Ici encore, en laissant entendre que Marx a remis l'utopie sur ses pieds, en soulignant que c'est à Marx « que le travail de l'intention la plus intrépide doit de s'être inséré dans l'événement du monde, c'est de lui que date *l'unité de l'espérance et de la connaissance du processus*, bref, le réalisme », Bloch (1982 : 214) nous invite à méditer la compatibilité de l'utopie et du réalisme. Toute opposition rigide entre l'utopie et le marxisme relèverait donc, d'après Bloch, de la simplification outrancière.

-
1. « Il semble, en effet, à première vue, que quasiment toutes les idées que l'on considère comme caractéristiques de cette doctrine qui se désigne elle-même sous le nom de « socialisme scientifique » (. . .) se retrouvent déjà dans la littérature socialiste antérieure, même si ces idées n'ont jamais été exprimées par un seul auteur dans une telle combinaison » : Kolakowski 1978 : 115.
 2. Cf. Buber 1950 ; Duveau 1961 : 22-60, 192 ; Freund 1981 : 17-20 ; Kateb 1972 : 268 ; Mannheim 1956 : 196-209 ; Manuel 1966 : 69 ; Polak 1961 : I. 262-290 ; Richter 1972 : 1, 68 ; Tillich 1966 : 298.

Reste-t-il en cela fidèle à Marx ? Y a-t-il, de l'utopie, une conception non péjorative authentiquement marxiste ? Notre réponse comportera trois étapes : un relevé de l'emploi du mot utopie par Marx, une esquisse de la problématique de l'utopie en général et un exposé de la façon dont Bloch lie sa conception de l'utopie à la pensée de Marx.

1. MARX ET L'UTOPIE : UNE RHÉTORIQUE DE COMBAT

Si les allusions aux doctrines et aux auteurs « utopiques » sont relativement fréquentes dans l'œuvre de Marx, le mot même d'utopie, qu'il s'agisse de sa forme nominale ou de sa forme adjectivale, y est peu employé. Recensons pourtant ses principales occurrences en désignant les différents textes par des lettres majuscules et les passages tirés de ces textes par des chiffres.

Dans *Misère de la philosophie*, nous lisons d'abord ceci (A. 1) :

La théorie des valeurs de Ricardo est l'interprétation scientifique de la vie économique actuelle : la théorie des valeurs de M. Proudhon est l'interprétation utopique de la théorie de Ricardo. (1964 : 339)

Un peu plus loin (A.2), Marx déclarera que vouloir les justes proportions des siècles passés avec les moyens de production de notre époque, c'est être « réactionnaire et utopiste » (1964 : 361). Par ailleurs (A.3), si les économistes sont les représentants scientifiques de la bourgeoisie, socialistes et communistes sont les théoriciens du prolétariat ; or, tant que celui-ci n'est pas assez développé,

ces théoriciens ne sont que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et courent après une science régénératrice. Mais à mesure que l'histoire marche et qu'avec elle la lutte du prolétariat se dessine plus nettement, ils n'ont plus besoin de chercher de la science dans leur esprit, ils n'ont qu'à se rendre compte de ce qui se passe devant leurs yeux et de s'en faire l'organe. Tant qu'ils cherchent la science et ne font que des systèmes, tant qu'ils sont au début de la lutte, ils ne voient dans la misère que la misère, sans y voir le côté révolutionnaire, subversif, qui renversera la société ancienne. Dès ce moment, la science produite par le mouvement historique, et s'y associant en pleine connaissance de cause, a cessé d'être doctrinaire, elle est devenue révolutionnaire. (1964 : 433)

Un dernier passage enfin (A.4) signale que malgré les économistes, qui veulent que les ouvriers restent dans la société telle

qu'elle est et qu'ils l'ont scellée dans leurs manuels, et malgré les socialistes, qui veulent que les ouvriers abandonnent cette société pour entrer dans celle qu'ils leur ont préparée avec prévoyance, malgré, donc, « les manuels et les utopies », les coalitions n'ont pas cessé de progresser au rythme de l'industrie moderne (1964 : 488-489). Le sens du mot utopie, dans ces passages, est éclairé autant par les disjonctions que par les conjonctions de termes. Ainsi, en A. 1, c'est par disjonction qu'il nous faut comprendre que l'interprétation utopique (de Proudhon) est non scientifique. En A. 2, la conjonction associe l'utopie à la réaction. Le passage suivant (A. 3) est plus complexe. On y voit d'abord poindre un usage dénomiatif du mot utopie : les théoriciens (socialistes et communistes) du prolétariat sont utopistes tant que celui-ci n'est pas suffisamment développé. Mais qu'est-ce qui caractérise ces théoriciens utopistes ? Dans une première étape, le théoricien est non scientifique, il improvise des systèmes et court « après une science régénératrice » localisée dans son esprit. Cependant, l'histoire avance, et le théoricien qui s'associe consciemment à son mouvement acquiert une science non plus doctrinaire mais révolutionnaire. Faut-il comprendre que le théoricien utopiste était par ailleurs un savant, quoique doctrinaire ? Cela pourrait compromettre la disjonction initiale du savant et du théoricien sans que le mouvement historique suffise à expliquer ce renversement, qui est par contre parfaitement légitime dans le cas de la science révolutionnaire. Lisons en cette difficulté la nécessité d'une dénomination plus adéquate : celle que fournira l'opposition entre le socialisme utopique et le socialisme scientifique. Et concluons qu'en ce texte le théoricien utopiste occupe une position préscientifique caractérisée par la production de systèmes imaginaires (c'est-à-dire, dans les termes de Marx : improvisés en esprit, doctrinaires plutôt que révolutionnaires). En A. 4 enfin, l'opposition entre économistes et socialistes équivaut à une opposition entre science et utopie, puisque les économistes sont les représentants scientifiques de la bourgeoisie (A. 3) ; mais cette science est conservatrice, tandis que l'utopie des socialistes promeut une société imaginaire (dans les termes de Marx : une société nouvelle préparée avec prévoyance) dont nous ne pouvons décider, à ce stade, si elle s'apparente à la non-science ou à la pré-science.

De « La critique moralisante ou la morale critique », deux passages seulement retiendront notre attention. L'un (B.1) souligne que les principes et théories établis par les écrivains bourgeois au cours de leur lutte contre la féodalité furent l'expression théorique du mouvement pratique, expression « plus ou moins utopiste, dogmatique, doctrinaire, suivant qu'elle appartenait à une phase plus ou moins développée du mouvement réel » (1947 : 163), tandis que le second (B.2) rapporte que selon Heinzen les distinctions d'Engels entre le vrai socialisme et le communisme, entre les systèmes communistes utopistes et le communisme critique, ne seraient que trahison et astuce (1947 : 164). Dans le premier cas, l'utopie est conjointe au dogme et à la doctrine et disjointe du réalisme entendu au sens de correspondance avec le mouvement réel. Dans le second, outre son rôle de dénomination, l'adjectif « utopiste » renvoie disjonctivement à la phase non critique du communisme : cependant, dans la mesure où Marx se contente de rapporter cette distinction sans l'assumer expressément, il n'en sera pas tenu compte dans le bilan final.

Dans le *Manifeste du parti communiste*, le socialisme petit-bourgeois, qui, en dépit d'une analyse sagace des contradictions inhérentes au régime de la production moderne, veut rétablir l'ancien régime de propriété et l'ancienne société, est qualifié de « réactionnaire et utopique » (C.1 ; 1962 : 51). Toute une section (C.2 ; 1962 : 57-60) est ensuite consacrée au socialisme et au communisme « critico-utopiques » : des systèmes comme ceux de Saint-Simon, de Fourier ou d'Owen substituent à l'activité sociale leur propre ingéniosité ; tout en ayant conscience de défendre les intérêts de la classe ouvrière, ils se croient eux-mêmes au-dessus de tout antagonisme de classes et s'adressent à toute la société, mais surtout à la classe régnante ; repoussant toute action politique, ils s'adonnent à la peinture imaginaire de la société future ; si leurs écrits renferment des éléments critiques qui constituent des matériaux de grande valeur pour éclairer les ouvriers, leurs propositions positives n'ont encore « qu'un sens purement utopique » ; plus la lutte des classes s'accroît, moins ces systèmes ont de valeur pratique, et les épigones qui « continuent à rêver la réalisation expérimentale

de leurs utopies sociales », la construction de « châteaux en Espagne », deviennent des « socialistes réactionnaires ou conservateurs ». L'utopie, en plus de servir ici de dénomination, se caractérise donc par sa prédilection pour les systèmes imaginaires et par sa chute dans la réaction ou le conservatisme.

En 1848, dans « Le débat social sur l'Association démocratique » (D ; 1976 : 538), Marx écrit :

German communism is the most determined opponent of all utopianism, and far from excluding historical development in fact bases itself upon it (. . .)

Le trait mis disjonctivement en évidence par cette déclaration, c'est celui du non-réalisme entendu comme aveuglement au développement historique.

Deux années plus tard, à propos d'un ouvrage d'Émile de Girardin, Marx et Engels écrivent que la grande bourgeoisie, qui vit déjà dans ce qui est pour elle le meilleur des mondes possibles, méprise naturellement "the utopia of a best of worlds" (E. 1 ; 1978 : 331) ; par ailleurs, soulignent-ils, dès que Girardin veut transformer les relations sociales, il doit s'attaquer directement à la propriété privée, "he has to become a revolutionary and to give up his whole utopia" (E. 2 ; 1978 : 336). La première de ces remarques met l'accent sur l'aspect imaginaire de l'utopie (« l'utopie du meilleur des mondes » est commutable avec « le rêve du meilleur des mondes »), tandis que la seconde insiste sur son caractère non révolutionnaire.

Dans *Les luttes de classe en France* (F), après avoir signalé que les socialistes petits-bourgeois deviennent des éclectiques ou des adeptes du socialisme doctrinaire « qui a été l'expression théorique du prolétariat aussi longtemps que celui-ci ne s'était pas encore assez développé pour devenir un mouvement historique libre indépendant », Marx ajoute :

Ainsi, pendant que l'utopie, le socialisme doctrinaire qui subordonne l'ensemble du mouvement à un de ses moments, qui met à la place de la production commune, sociale, l'activité cérébrale du pédant individuel et dont la fantaisie supprime la lutte révolutionnaire des classes avec ses nécessités, au moyen de petits artifices ou de grosses sentimentalités, pendant que ce socialisme doctrinaire qui se borne au fond à idéaliser la société actuelle,

à en reproduire une image sans aucune ombre et qui veut faire triompher son idéal contre la réalité sociale ; alors que le prolétariat laisse ce socialisme à la petite bourgeoisie, alors que la lutte de différents systèmes entre eux fait ressortir chacun des prétendus systèmes comme le maintien prétentieux d'un des points de transition du bouleversement social contre un autre point, — le prolétariat se groupe de plus en plus autour du socialisme révolutionnaire, autour du communisme auquel la bourgeoisie elle-même a donné le nom de Blanqui. Ce socialisme est la déclaration permanente de la révolution, la dictature de classe du prolétariat, transition nécessaire pour arriver à la suppression de tous les rapports de production sur lesquels elles reposent, à la suppression de toutes les relations sociales qui correspondent à ces rapports de production, au bouleversement de toutes les idées qui émanent de ces relations sociales. (1962 : 182-183)

Doctrinaire, idéaliste, c'est-à-dire s'en tenant à des solutions imaginaires, et non révolutionnaire : telles sont les caractéristiques de l'utopie dans ce texte.

De la *Contribution à la critique de l'économie politique*, deux passages sont pertinents à notre propos.

G.1 : Les utopistes qui veulent la marchandise, mais non l'argent, qui veulent la production fondée sur l'échange privé sans les conditions nécessaires de cette production, sont donc conséquents lorsqu'ils « suppriment » l'argent non pas seulement sous sa forme tangible, mais dès qu'il apparaît sous sa forme éthérée et chimérique de mesure des valeurs. (1966A : 44)

G.2 : Ce qui distingue ces socialistes des apologistes de la bourgeoisie, c'est d'une part le sentiment des contradictions du système, d'autre part leur utopisme qui les empêche de comprendre la différence entre la forme réelle et la forme idéale de la société bourgeoise et les pousse à se lancer dans cette entreprise vaine, de vouloir réaliser de nouveau eux-mêmes l'expression idéale, l'image transfigurée de la société bourgeoise, qui n'est que le reflet que la réalité donne d'elle-même. (1966A : 225)

Ces deux textes se complètent mutuellement. Le second, en fait, est un fragment de la version primitive de la *Contribution*. Or si l'on note que son contexte immédiat fait référence à l'argent qui fausse la valeur d'échange originelle ainsi qu'à la solution préconisée par Proudhon à cet égard, on voit se préciser la fonction dénomminative du mot « utopistes » dans le premier passage

(les utopistes = les socialistes utopistes) ainsi que le caractère imaginaire lié aux prétentions des utopistes, caractère que seuls les guillemets entourant le verbe supprimer manifestent dans le premier cas, mais que l'opposition entre la forme réelle et la forme idéale de la société bourgeoise ainsi que l'allusion à l'image transfigurée de cette dernière rendent plus évident dans le second.

L'opposition entre système imaginaire et tendance réelle se retrouve dans *Herr Vogt*. À la place de la doctrine de la Ligue communiste, dit Marx,

We proposed the scientific study of the economic structure of bourgeois society as the only tenable theoretical foundation. Furthermore, we argued in popular form that it was not a matter of putting some utopian system into effect, but of conscious participation in the historical process revolutionising society before our very eyes. (H. 1, 1981 : 79)

À noter l'association, par disjonction, des traits « non scientifique » et « non réaliste » à la caractérisation de l'utopie. Un peu plus loin (1981 : 90), Marx admet avoir, dans le *Manifeste*, critiqué et, si l'on y tient, « ridiculisé » les utopismes socialistes et critiques, ce qui fait jouer, cette fois, la fonction dénomminative du terme.

Dans une note du premier tome du *Capital*, Marx précise qu'il a rendu compte ailleurs avec plus de détails de « l'utopie d'une « monnaie ou bon de travail » dans le mode actuel de production » (I, 1959 : 104) : renvoi synecdochique à la notion de « système imaginaire », où l'imaginaire ressemble à s'y méprendre au chimérique.

La guerre civile en France contient deux passages qu'en raison de leur importance nous transcrivons intégralement malgré leur longueur.

J.1 : La classe ouvrière n'espérait pas des miracles de la Commune. Elle n'a pas d'utopies toutes faites à introduire par décret au peuple. Elle sait que pour réaliser sa propre émancipation et avec elle cette forme de vie plus haute à laquelle tend irrésistiblement la société actuelle de par sa structure économique même, elle aura à passer par de longues luttes, par toute une série de processus historiques, qui transformeront complètement les circonstances et les hommes. Elle n'a pas à réaliser d'idéal mais seulement à

libérer les éléments de la société nouvelle que porte dans ses flancs la vieille société bourgeoise qui s'effondre. (1953 : 46)

Le caractère imaginaire de l'utopie (espérer des miracles, vouloir réaliser un idéal), son aspect de système (les utopies *toutes faites*) et sa position non réaliste (non-coïncidence avec la tendance) sont particulièrement mis en évidence dans ce texte.

J.2 : Les fondateurs de sectes utopiques, tout en annonçant, par leur critique de la société de leur temps, le but du mouvement social, l'abolition du salariat et de toutes ses conditions économiques de domination de classe, ne trouvaient ni dans la société même les conditions matérielles de sa transformation, ni dans la classe ouvrière le pouvoir organisé et la conscience du mouvement. Ils essayaient de pallier les conditions historiques du mouvement par des tableaux et des plans chimériques d'une nouvelle société ; en propager l'idée leur paraissait le véritable moyen de salut. À partir du moment où le mouvement de la classe ouvrière devient une réalité les chimères utopiques s'évanouirent non point parce que la classe ouvrière avait abandonné le but indiqué par les utopistes, mais parce qu'elle avait découvert les moyens d'en faire une réalité. À la place de ces utopies, apparaissent une perception réelle des conditions historiques du mouvement et une organisation militaire de plus en plus forte de la classe ouvrière. Mais les deux fins dernières du mouvement qu'avaient proclamées les utopistes sont celles que proclament la révolution parisienne et l'Internationale. Seuls les moyens diffèrent, et les conditions réelles du mouvement ne se perdent plus dans les nuages des fables utopistes. Ces amis condescendants du prolétariat, en bavardant sur les tendances socialistes hautement proclamées par cette révolution, ne sont donc pas les dupes de leur propre ignorance. Ce n'est pas la faute du prolétariat parisien si, pour ces gens-là, les créations utopiques des prophètes du mouvement ouvrier représentent encore la « Révolution sociale », autrement dit, si la Révolution sociale est toujours « utopique » pour eux. (1953 : 225)

Le caractère préscientifique de l'utopie reçoit dans ce texte d'importantes précisions : essentiellement, l'utopie a peut-être le même but que le mouvement révolutionnaire mais, non réaliste, elle utilise de mauvais moyens, se contentant de construire des systèmes imaginaires dont le caractère chimérique est ici fortement souligné.

Enfin, dans une lettre à Sorge, Marx associe le socialisme utopique à de « continuel jeu d'imagination sur la structure de la société future », et, ajoute-t-il, « il est naturel que l'utopisme, qui *avant* le temps du socialisme matérialiste critique contenait celui-ci en germe, ne puisse plus être que niais, maintenant où il vient *après coup*, niais, fade et foncièrement réactionnaire » (K, 1966B : 124). Autrement dit, selon qu'il se situe avant ou après le socialisme scientifique, le socialisme utopique est préscientifique ou réactionnaire.

Dressons maintenant le bilan synoptique de cette enquête :

	dénomina- tion	non scienti- fique	prés- scienti- fique	système imagi- naire	dogme, doc- trine	non réa- liste	non révolu- tionnaire	réac- tion- naire	conser- vateur
A.1		+							
A.2								+	
A.3	+		+	+	+				
A.4		+	+	+					
B.1					+	+			
C.1								+	
C.2	+			+				+	+
D						+			
E.1				+					
E.2							+		
F				+	+		+		
G.1	+			+					
G.2	+			+					
H.1		+		+		+			
H.2	+								
I				+					
J.1				+		+			
J.2			+	+		+			
K	+		+	+				+	

La multiplicité apparente des traits qui caractérisent l'utopie résulte surtout du fait que les textes recueillis proviennent de contextes et d'époques différents. En fait, tous ces traits ren-

voient à deux fonctions : une fonction linguistique de dénomination et une fonction rhétorique de démarcation agonique. Or les huit traits (sur neuf) qui caractérisent cette dernière sont partiellement redondants. Par exemple, comme l'a montré l'interprétation des textes A.3 et F, la notion de système doctrinaire peut être subsumée par celle de système imaginaire. Par ailleurs, l'aspect réactionnaire et l'aspect conservateur de l'utopie sont deux modalités de son caractère non révolutionnaire. Il en résulte que, d'après l'ensemble de ces textes, l'utopie est un système imaginaire, donc non réaliste et partant non révolutionnaire, qui, sans être scientifique, apparaît comme pré-scientifique lorsqu'il précède le mouvement révolutionnaire, mais comme réactionnaire dans le cas inverse. Or dans la mesure où elle connote cette conception, la fonction dénomminative de l'utopie est subordonnée à sa fonction rhétorique : qualifier une secte socialiste d'utopique c'est, au mieux, souligner son caractère préscientifique (bien mis en évidence par Dangeville 1976) et, au pire, l'accuser implicitement de se complaire dans le royaume des chimères. Dans les deux cas, il s'agit d'un acte politique qui a permis au communisme de Marx et d'Engels de prévaloir sur ses concurrents (Buber 1950 : 2-5). Il en résulte que toute tentative pour présenter quelque chose comme un marxisme utopique ou une utopie marxiste devrait s'apparenter à l'« oxymore ». C'est pourtant à une tentative de ce genre que nous convie Ernst Bloch. Cependant, afin de mieux comprendre, en les mettant en perspective, les positions de Marx et de Bloch, arrêtons-nous un moment à la problématique globale de l'utopie.

2. L'UTOPIE : PROBLÉMATIQUE D'ENSEMBLE

Notre esquisse de cette problématique utilisera deux sources : d'une part quelques ouvrages de références reconnus, d'autre part un échantillon de textes qui reflètent des conceptions typiques de l'utopie. Tandis que les premiers s'efforcent de rendre compte de la diversité des emplois du terme, les seconds préconisent chacun une conception bien déterminée.

L'article « Utopie » du *Vocabulaire* de Lalande (1976 : 1178-1181) relève de la première catégorie. Trois acceptions du mot utopie y sont présentées. La première correspond au nom donné par Thomas More à l'île dans laquelle il a fait vivre « un peuple

parfaitement sage, puissant et heureux, grâce aux institutions idéales dont il jouit ». Extension de celle-là, la seconde regroupe « tous les tableaux représentant, sous la forme d'une description concrète et détaillée (et souvent même comme un roman), l'organisation idéale d'une société humaine ». Quant au troisième sens, celui d'un « idéal politique ou social séduisant, mais irréalisable, dans lequel on ne tient pas compte des faits réels, de la nature de l'homme et des conditions de la vie », il est nettement péjoratif. De plus, dans ses observations, Lalande fait état d'une méthode utopique qui consisterait à représenter un état de choses fictif comme réalisé d'une manière concrète, afin d'en juger les conséquences, et il relie cette méthode au rôle de l'hypothèse scientifique ainsi qu'à la méthode des types. La première et la troisième acception correspondent respectivement aux deux stratégies que l'étude des textes de Marx nous a permis d'identifier : la stratégie linguistique de dénomination et la stratégie rhétorique de démarcation-dévaluation. La seconde acception cependant, ainsi que l'observation de Lalande, relèvent d'une troisième stratégie que nous nommerons théorique et dont elles expriment d'ailleurs des variantes différentes : dans le premier cas en effet le thème sociopolitique idéaliste est mis en évidence, tandis que dans le second il est débordé par ce qui n'est rien de moins qu'un mode de pensée. Non pas simple étiquette (fonction dénominative) ni arme idéologique (fonction rhétorique), l'utopie au sens théorique sera donc un outil conceptuel utile à la description et à la compréhension de certains phénomènes.

Dans un article de l'*Encyclopédie des sciences sociales* (1954 : 200-203), Karl Mannheim relève deux acceptions du mot utopie. Dans le premier cas il désigne des œuvres littéraires qui évoquent une société ou un état "free from human imperfections". Dans le second, il s'agit d'un état d'esprit qui non seulement est en désaccord avec la situation immédiate et la dépasse, mais surtout tend, au niveau de l'action, à ébranler l'ordre des choses, alors que par opposition les idées transcendantes qui ne mettent pas en cause l'ordre existant relèvent de l'idéologie. Ces deux conceptions relèvent de la stratégie théorique liée au thème sociopolitique idéalisé, mais la seconde, dans la mesure où elle souligne le rôle de l'imaginaire socialement *actif*, s'oppose à la première comme le pragmatique au spéculatif.

Selon Roger Emerson (1973), les écrits utopiques sont tantôt des visions de systèmes sociaux bons et peut-être à notre portée, tantôt des fantaisies décrivant une perfection désirable mais hors d'atteinte. Dans les deux cas, la société imaginaire est évidemment meilleure que toute société existante. L'utopie, ajoute l'auteur, a joué plusieurs rôles et a emprunté "almost every literary form — travels, letters, visions, dialogues, novels, treatises, and in both prose and verse". Cette conception, qui relève tout entière de la version spéculative de la stratégie mettant l'accent sur le thème sociopolitique, donne toutefois une bonne idée de la plasticité de cette catégorie.

Henri Desroche enfin, dans l'*Encyclopædia Universalis* (1973), après avoir rappelé l'emploi du terme par More (fonction dénomminative) et brossé à grands traits l'histoire du genre, propose la définition suivante :

L'utopie serait un *projet imaginaire d'une réalité autre*, on est tenté de dire : d'une *société* autre, car les utopies sociales semblent dominantes. On ne doit pas sous-estimer pourtant l'existence et le nombre des utopies techniques (aéronautiques, architecturales, médicales, par exemple).

Le dépassement du thème sociopolitique est évident dans ce texte, mais son envergure initiale (« réalité autre ») est ensuite restreinte à deux secteurs : société et technique.

Cette envergure retrouve toutefois toute son extension dans l'ouvrage de Raymond Ruyer (1950), qui constitue le premier de nos textes typiques. Ruyer, qui s'inspire expressément de Lalande, considère l'utopie comme un « exercice mental sur les possibles latéraux » (p. 9) qui est « très proche de tous les procédés ordinaires d'invention scientifique : méthode hypothético-déductive, et expérience mentale » (p. 11). En conséquence, l'utopie n'est plus essentiellement sociale ou politique, et il existe des utopies « portant sur la biologie, ou sur la psychologie, ou même sur la structure géométrique ou mécanique des choses » (p. 8). Ce genre d'énumération ne doit toutefois pas masquer le fait qu'en tant que mode de pensée, l'utopie ne peut par définition être restreinte à tel ou tel domaine d'application. On notera cependant que Ruyer reconnaît par ailleurs que la définition de l'utopie comme mode de pensée « équivaut à définir

l'œuvre de l'intelligence et même de la conscience en général » (p. 23), et que l'on accède à l'utopie proprement dite « quand l'exercice sur les possibles crée tout un monde », quand il « porte sur un caractère de structure fondamental du monde, ou du moins de tout un monde humain et social » (p. 23). L'utopie implique donc nécessairement un aspect sociopolitique, et en conséquence Ruyer a tort de prétendre qu'elle peut porter sur « n'importe quel domaine du réel » (p. 39). Sa conception relève donc d'une part de l'utopie comme mode de pensée, d'autre part de l'utopie comme idéalisation spéculative du thème sociopolitique.

La seconde conception typique définit l'utopie comme une société (humaine) imaginaire, meilleure ou parfaite, (et à venir). Plattel (1974 : 9-10, 26-27, 41-44), par exemple, souligne fortement le caractère humain et démiurgique des sociétés imaginées orientées vers un bonheur futur. En outre, il distingue, dans les définitions de l'utopie, trois variations :

The first conceives the utopia as a particular literary style and seeks the distinguishing characteristic of it in certain literary qualities. The second calls the utopia a "utopian", i.e., naive and prescientific, way of thinking about society. The third identifies the utopia with the critical approach to the form man has given to society.

Dans le premier cas, qui s'apparente à la conception que nous examinerons dans le paragraphe suivant, forme et intention sont plus ou moins indistinctes ; dans le second, qui correspond à la stratégie rhétorique, l'intention critique domine ; et dans le troisième, l'essentiel n'est pas la forme, mais l'intention. Or, pour Plattel, "the critical intention to break through the existing conditions and achieve a better future turn out to be the essence of the utopian phenomenon". La prédilection de l'auteur va donc à l'utopie comme concept théorique spéculatif restreint au domaine sociopolitique idéalisé, mais débordant l'avatar fictif de celui-ci. De même, pour Mucchielli (1960 : 7-8, 31, 62-63, 87, 169-170), le mythe fondamental de la cité idéale, c'est-à-dire d'un monde humain achevé, est éveillé par une révolte personnelle devant la condition humaine actuelle ; se heurtant toutefois au sentiment d'impuissance de l'auteur, il suscite dans

l'imaginaire un ailleurs ou un nulle part où tous les obstacles sont levés.

Si vous ajoutez que cette cité idéale d'ailleurs ou de nulle part doit être présentée comme existante, vous obtenez la formule de la troisième et dernière conception typique, celle de l'utopie comme société (humaine) *fictive*, meilleure ou parfaite, (et à venir). La notion de fiction correspond ici à un imaginaire qui se donne comme existant dans un lieu et un temps déterminés et fait de l'utopie une œuvre romanesque comme le sont l'*Utopie* de Thomas More et *A Modern Utopia* de H. G. Wells. Recherche d'une société meilleure, d'un bonheur collectif humain, l'utopie, dans sa forme, est une œuvre artistique littéraire, déclare Dupont (1941 : 8-28, 389, 707-708), et non un plan abstrait, un simple traité logiquement pensé : « tout portait les visions du monde idéal à s'exprimer sous forme de romans ». De même, selon Negley et Patrick (1952 : 2-5), on ne peut guère comprendre la littérature utopique si l'on y rattache toutes sortes de spéculations, d'idéalisations, de divagations, de plans ou de programmes électoraux ; l'utopie se distingue des autres formes de littérature ou de spéculation par trois traits : elle est fictive, elle décrit une communauté ou un état particuliers, son thème est la structure politique de cet état ou de cette communauté ; se trouve ainsi éliminé du champ de l'utopie tout ce qui se rattache formellement à la philosophie et à la théorie politiques, ainsi qu'aux tentatives concrètes de réaliser certaines utopies : "Utopias are expressions of political philosophy and theory, to be sure, but they are descriptions of fictional states in which the philosophy and theory are already implemented in the institutions and procedures of the social structures".

Récapitulons :

Au niveau de la fonction théorique, on notera que l'utopie comme mode de pensée inclut l'utopie comme développement du thème sociopolitique idéalisé non restreint à la fiction, laquelle intègre à son tour l'avatar fictif de ce thème : par conséquent si le mode de pensée utopique semble la conception la plus englobante, c'est la fiction utopique qui constitue le noyau commun à toutes les conceptions théoriques. Il n'importe guère à notre propos de

Fonctions Auteurs	Linguistique de dénomination	Rhétorique de combat	Thématique			Mode de pensée
			Fiction	Thème sociopolitique idéalisé		
				Non restreint à la fiction Spéculatif	Pragmatique	
Marx	+	+				
Lalande			(+)	+		+
Mannheim			(+)	+	+	
Emerson			(+)	+		
Desroche	+		(+)	(+)		+
Ruyer			(+)	+		+
Plattel			(+)	+		
Mucchielli			(+)	+		
Dupont			+			
Negley & Patrick			+			

déterminer laquelle de ces conceptions est préférable aux autres. Par contre, on soulignera, chez Marx, l'absence d'une fonction théorique de l'utopie, absence qui constitue précisément l'ouverture nécessaire à la greffe opérée par Bloch.

3. BLOCH : DE L'UTOPIE ABSTRAITE À L'UTOPIE CONCRÈTE

Dès *L'esprit de l'utopie* (1977A), dont la première édition remonte à 1918, des expressions comme « l'approche du fond utopique de l'âme » (p. 188) et « la musique, en tant qu'art utopique de l'intérieur » (p. 197) — laissaient entendre que l'utopie, pour Bloch, ne se limite pas à la sphère sociopolitique. Dans *Le principe espérance*, cette limitation est même expressément récusée :

l'utopie tout entière coïncide si peu avec le roman politique que c'est à la philosophie dans sa totalité (. . .) qu'il faut faire appel pour rendre justice au contenu de ce qui est qualifié d'utopique.
(1977B : 25)

En fait l'utopie telle que la conçoit Bloch s'apparente aux conceptions qui font de l'utopie un mode de pensée, à condition de ne pas négliger les conséquences pragmatiques de celui-ci. Elle est la sphère du désir, des attentes et de l'espérance, la

sphère des rêves d'une vie meilleure et d'un monde idéal, la sphère de l'anticipation en général ; loin de se limiter par conséquent au domaine sociopolitique, elle englobe l'art sous toutes ses manifestations, toute espèce d'anticipation culturelle, tous les domaines du travail humain ; et lorsqu'elle est concrète elle anticipe sur un possible réel qui fait défaut à l'utopie abstraite :

Ce qui distingue donc l'imaginaire propre à la fonction utopique, des élucubrations purement chimériques, c'est le fait que seule la première a pour soi un non-être-encore dont on est en droit d'espérer la venue, c'est-à-dire qu'elle ne tourne pas en rond et n'erre pas dans un possible en trompe-l'œil, mais anticipe psychiquement un possible réel. Et ainsi la distinction, si souvent soulignée, entre la rêverie diurne conçue comme anticipation réellement possible et le *wishful thinking* gagne en clarté : la fonction utopique est totalement absente du *wishful thinking* ou y frémit à peine (. . .) Le *wishful thinking* pur a toujours discrédité l'utopie, aussi bien sur le plan politique et pratique que dans toutes les autres manifestations optatives ; comme si toute utopie ne pouvait être qu'abstraite. Il est incontestable que dans l'opération utopique abstraite, la fonction utopique atteste un manque inévitable de maturité, n'étant encore supportée par aucun objet solide et ne se rapportant encore à aucun réel possible. Privée de tout contact avec la tendance réelle vers l'avant, vers un Mieux, il lui est facile de faire fausse route. (1977B : 177)

La tendance réelle vers l'avant, n'est-ce pas justement cela que Marx caractérise comme le ferment révolutionnaire qui travaille le présent bourgeois et annonce sa disparition (cf. textes A.3 - D - E.2 - F - H.1 - K) ? Ce qu'en effet il nous faut maintenant comprendre, c'est comment la conception blochienne de l'utopie se rattache à la pensée de Marx, et ce en dépit du fait que Bloch a été accusé d'inorthodoxie et interdit d'enseignement.

Précisons tout d'abord que, pas plus que Marx, Bloch n'est un utopiste au sens de « créateur d'une image détaillée de la société future ». Sans doute reconnaît-il que « le marxisme est la première porte donnant accès à des conditions qui évincent les causes de l'exploitation et de la dépendance, et par conséquent à un début d'existence semblable à l'utopie » (1982 : 216), sans doute proclame-t-il en particulier que sans la disparition de l'économie capitaliste la condition physique de l'être humain,

tout comme sa technique, son architecture ou ses loisirs ne peuvent s'épanouir véritablement, mais cela ne l'incite pas pour autant à esquisser abstraitement un quelconque portrait de la société sans classes. Des utopies sociales qui s'adonnaient à ce genre d'exercice, Marx a en effet sauvé le noyau rationnel et rectifié l'épure en éliminant leur caractère abstrait et en les ramenant dans le concret ; après lui, les utopies gratuites sont presque toutes réactionnaires et constituent l'opium de la conscience bourgeoise (1977B : 173 ; 1982 : 47, 167, 211). Marx a accompli l'intention progressiste des utopies sociales, et c'est maintenant à un autre niveau qu'il importe de travailler.

Ce niveau est celui de l'utopie concrète. Il ne s'agit pas, en effet, de s'accommoder du présent tel qu'il s'offre à nous, car cette attitude relève d'un empirisme philistin aveugle à la véritable réalité (1977B : 177). Ni de s'enliser dans un optimisme fataliste qui refuse l'action en prétextant « que le processus suit de lui-même son chemin » (1982 : 165). Le seul « réalisme réel » est celui qui « est capable de saisir la tendance du réel, la possibilité objective réelle qui découle de cette tendance et, dès lors, les propriétés elles-mêmes utopiques, c'est-à-dire chargées de futur, de la réalité » (1977B : 178). Le seul réalisme réel est donc celui qui parvient à saisir la part d'avenir que contient le présent et qui met tout en œuvre pour lui permettre d'advenir. La conscience anticipante refusera par conséquent et la régression psychanalytique vers un inconscient exclusivement tourné vers le passé, et la fixation empiriste au présent, et les visions purement chimériques du futur. La conscience anticipante du vrai socialisme sera capacité utopique reliée au possible réel :

C'est ici qu'il faut faire intervenir la notion apparemment paradoxale de l'utopique-concret, de cette anticipation spécifique qui ne peut être confondue avec aucune rêverie abstraitement utopique mais qui n'est pas non plus condamnée par l'immaturation d'un socialisme abstraitement utopique lui aussi. Ce qui caractérise précisément la puissance et la vérité du marxisme, c'est qu'il a su chasser les nuages des rêves vers l'avant sans y éteindre les colonnes de feu qu'il a au contraire consolidées grâce au concret. C'est de cette manière que la conscience-science de l'intention d'attente doit prouver qu'elle est intelligence de l'espérance, au sein d'une lumière qui se lève immanente, qui dépasse le Donné dans une dialectique matérielle. C'est ainsi que la fonction uto-

pique est la seule fonction qui soit transcendante sans être transcendantale. (1977B : 178-179)

Dépasser le Donné sans conjurer pour autant un au-delà mystificateur qui le maintient intégralement, voilà en effet ce que permet la fonction utopique. Et ce que promet le marxisme tel que Bloch le comprend. Pour Bloch, toute l'œuvre de Marx est au service du futur et sa philosophie est la première qui se soit véritablement fondée sur un avenir authentique, objet non d'une contemplation stagnante mais d'une pensée orientée vers la transformation du monde, vers la naturalisation de l'homme et l'humanisation de la nature. On aurait donc tort de croire que Marx condamne tout idéal et toute finalité : les idéaux qu'il dénonce sont des idéaux abstraits, mais il n'ignore pas que tout but doit d'abord naître dans l'esprit et que sans but comme sans anticipation aucune action efficace n'est plus possible (1977B : 211). Loin de mettre fin à la quête du monde meilleur, la pensée de Marx telle qu'elle se développe dans le *Capital* lui donne au contraire sa première chance de réalisation :

il reconnaît que la dialectique de l'Histoire qui mène aux tensions, aux utopies, aux révolutions, a d'abord un fondement matériel, il donne aux anticipations de l'utopie une base économique en vertu de laquelle il les rectifie, ainsi qu'en vertu des bouleversements immanents du mode de production et d'échanges ; ainsi, il met fin au dualisme réifié entre être et devoir-être, entre réalité empirique et utopie. Il lutte donc tout autant contre l'empirisme exagérément collé aux choses que contre l'utopisme qui les survole. Ce qu'il reconnaît en lieu et place de tout cela, c'est la participation activement consciente au processus immanent à l'Histoire, celui du remaniement révolutionnaire de la société. Il s'agit ici d'un réalisme chargé d'avenir, accompagnant les investigations les plus pénétrantes, d'une acuité et d'une ampleur des plus probantes, au service du but que représente la révolution réelle : il est à la fois œuvre d'état-major et arsenal. (1982 : 212-213)

Entre un empirisme sans perspective et une perspective dénuée de tout fondement empirique, Bloch, en s'inspirant de Marx, découpe donc les frontières mouvantes d'une réalité travaillée par le futur, par l'espérance, par l'utopie. Le concept d'utopie ainsi mis en œuvre implique un élargissement de sens semblable, Bloch le souligne lui-même (1977B : 191-192), à celui des mots « romantique » et « idéologie », dont la conno-

tation péjorative s'est atténuée au point qu'on a pu parler d'un romantisme révolutionnaire ou, comme Lénine, qualifier le socialisme d'idéologie du prolétariat. La conception blochienne de l'utopie implique également, par rapport à celle de Marx, une triple modification. Tout d'abord, la stratégie dénominateur est réajustée : à l'opposition entre socialisme utopique et socialisme scientifique, Bloch substitue la triade empirisme, utopie abstraite, utopie concrète ; du même coup l'intensité de l'opposition est diminuée, puisque la dénomination n'est plus essentiellement péjorative. La stratégie rhétorique subit elle aussi un réajustement et une diminution d'intensité. Réajustement : tout comme Marx, Bloch reconnaît le caractère préscientifique de l'utopie abstraite (« tout ces rêveurs ont une classe que personne ne peut leur dénier. Incontestable est déjà leur seule volonté de *transformation*, et malgré leur vision abstraite ils ne sont jamais uniquement contemplatifs » : 1982 : 164) ainsi que son caractère décadent et réactionnaire lorsqu'elle vient après le socialisme « scientifique ». Perte d'intensité : tout comme au niveau de la dénomination, le passage de la dyade à une triade atténue la virulence de l'opposition ; non seulement, à un premier niveau, l'utopie apparaît-elle comme moins négative dans la mesure où l'aspect positif de l'utopie concrète est fortement souligné et où la dévaluation doit aussi s'étendre à « l'empirisme plat », mais encore la valeur de scientificité devient elle-même ambiguë puisqu'elle n'est pas étrangère à l'empirisme ; de plus, à un autre niveau, la présence d'une troisième fonction suffit à elle seule à relativiser l'importance de la stratégie rhétorique. C'est l'apparition de cette troisième fonction qui constitue la modification majeure qu'apporte Bloch. Modification qu'il faut interpréter avec prudence. Car s'il n'y a guère, chez Marx, d'usage théorique du concept d'utopie, c'est cependant à un usage utopique des concepts théoriques de Marx que nous convie Bloch. Autrement dit, les composantes majeures de la théorie blochienne de l'utopie se trouvent déjà, comme nous l'avons vu, dans la pensée de Marx, mais elles n'étaient pas thématiques comme telles. Ce qui a rendu cette thématique possible, voire nécessaire, c'est d'une part l'atténuation de la stratégie rhétorique (le caractère « préscientifique » de l'utopie abstraite présente maintenant, dans la mesure où elle n'est plus en concurrence avec le socialisme dit scientifique, un intérêt surtout historique) et, d'autre part,

l'obligation de rappeler aux différents partis qui se réclament de la pensée de Marx qu'ils risquent d'escamoter la dimension la plus essentielle de celle-ci au profit d'un opportunisme sans espérance³ :

C'est parce que la certitude de l'utopie refuse de s'en laisser accroire par l'existant néfaste, c'est précisément parce que la longue-vue la plus puissante est nécessaire pour voir la véritable planète Terre et que cette longue-vue s'appelle utopie concrète : c'est pour cela que l'utopie ne vise pas à ce que son objet soit éternellement distant, mais souhaite au contraire se confondre avec cet objet qui ne sera plus alors étranger au sujet. (1977B : 378)

Le concept théorique d'utopie permet donc à Bloch une lecture marxiste du présent qui y retrouve l'idéal sans y réinstaurer la chimère, parce que l'idéal tel qu'il le définit est plus concret que le concret qui ignore tout idéal.

Faculté de philosophie
Université Laval

3. Pour une critique du positivisme marxiste et une évaluation de la contribution positive de Bloch au marxisme, cf. Braun 1976 ; Hartweg 1976 ; Howard 1976 ; Hurbon 1978 ; Piron 1976, 1978 ; Raulot 1976B, 1976C, 1978, 1979 ; Schmidt 1976, 1978.

BIBLIOGRAPHIE

- BLOCH, Ernst, (1977A) : *L'esprit de l'utopie*, Paris : Gallimard.
- BLOCH, Ernst, (1977B) : *Le principe espérance 1*, Paris : Gallimard. (1982) : *Le principe espérance 2*, Paris : Gallimard.
- BRAUN, Eberhard, (1976) : « Possibilité et non-encore-être : l'ontologie traditionnelle et l'ontologie du non-encore-être », in Raullet 1976A : 155-170.
- BUBER, Martin, (1950) : *Paths in Utopia*, New York : Macmillan.
- DANGEVILLE, Roger, (1976) : « Préface » à *Utopisme et communauté de l'avenir* (textes de Marx et Engels,) Paris : Maspéro.
- DESANTI, Dominique, (1971) : *Les socialistes de l'utopie*, Paris : Petite bibliothèque Payot, n. 190.
- DESROCHE, Henri, (1973) : « Utopie » *Encyclopaedia Universalis* XVI, p. 557-559.
- DUPONT, V., (1941) : *L'utopie et le roman utopique dans la littérature anglaise*, Paris : M. Didier.
- DUVEAU, Georges, (1961) : *Sociologie de l'utopie et autres « essais »*, Paris : P.U.F.
- EMERSON, Roger, (1973) : « Utopia », *Dictionary of the History of Ideas* v. 4, New York : Charles Scribner's Sons.
- FREUND, Julien, (1981) : « Théorie et utopie », *Philosophie et politique* (en coll.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 11-22.
- GANDILLAC, Maurice de, et PIRON, Catherine, (1978) : *Le discours utopique*, Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18.
- HARTWEG, Frédéric, (1976) : « Thomas Müntzer, théologien de la révolution », in Raullet, 1976A : 205-221.
- HOWARD, Dick, (1976) : « Marxisme et philosophie concrète : situation de Bloch », in Raullet 1976A : 35-53.
- HURBON, Laënnec, (1978) : « L'utopie concrète et les luttes de libération actuelles du tiers monde », in Gandillac — Piron 1978 : 106-113.
- KATEB, George, (1972) : "Utopias and Utopianism" *International Encyclopaedia of the Social Sciences* (éd. D.L. Silss), New York : Macmillan, The Free Press, v. 15-17, p. 267-270.
- KOLAKOWSKI, Leszek, (1978) : *L'esprit révolutionnaire*, suivi de *Marxisme — utopie et anti-utopie*, Bruxelles : Éditions Complexe.
- LALANDE, André, (1976) : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 12^e éd., Paris : P.U.F.
- MANNHEIM, Karl, (1954) : "Utopia", *Encyclopaedia of the Social Sciences*, 11^e éd., New York : Macmillan.
- MANNHEIM, Karl, (1956) : *Idéologie et utopie*, Paris : Librairie Marcel Rivière.
- MANUEL, Frank et Fritzie, (1966) : "Toward a Psychological History of Utopias", *Utopias and Utopian Thought* (éd. : F. et F. Manuel) Boston : Houghton Mifflin.
- MARX, Karl, (1947) : « La critique moralisante ou la morale critique », *Oeuvres philosophiques* t. 3, Paris : Alfred Costes.
- MARX, Karl, (1953) : *La guerre civile en France*, Paris : Éditions sociales.

- MARX, Karl, (1959) : *Le capital* 1, Paris : Éditions sociales.
- MARX, Karl, (1962) : *Les luttes de classe en France*, Paris : Union Générale d'Éditions, coll. 10/18 n. 5.
- MARX, Karl, (1964) : *Misère de la philosophie*, Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18 n. 198-200.
- MARX, Karl, (1966A) : *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris : Éditions sociales.
- MARX, Karl, (1966B) : « Lettre à Sorge » in *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt* (avec Engels), Paris : Éditions sociales.
- MARX, Karl, (1976) : "The *Débat Social* of February 6 on the Democratic Association", *Collected Works* (of Marx and Engels) v. 6, New York : International Publishers.
- MARX, Karl, (1981) : Herr Vogt, *Collected Works* (of Marx and Engels) v. 17, New York : International Publishers.
- MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, (1962) : *Le manifeste du parti communiste*, Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18 n. 5.
- MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, (1978) : « Reviews from the *Neue Rheinische Zeitung-Politisch-ökonomische Revue* No. 4 : *Le socialisme et l'impôt*, par Émile de Girardin », *Collected Works* v. 10, New York : International Publishers.
- MUCCHIELLI, Roger, (1960) : *Le mythe de la société idéale*, Paris : P.U.F.
- NEGLEY, Glenn, Patrick, J. Max, (1952) : *The Quest for Utopia*, New York : Henry Schuman.
- PIRON, Catherine, (1976) : « Anthropologie marxiste et psychanalyse selon Ernst Bloch », in *Raulet* 1976A : 109-120.
- PIRON, Catherine, (1978) : « Lettre et « esprit » de l'utopie », in *Gandillac-Piron* 1978 : 21-32.
- PLATTEL, Martin, (1974) : *Utopian and Critical Thinking*, Pittsburg : Duquesne University Press.
- POLAK, Frederik, (1961) : *The Image of the Future* (2 vol.), New York : Oceano Publications.
- RAULET, Gérard éd. (1976A) : *Utopie — Marxisme selon Ernst Bloch*, Paris : Payot.
- RAULET, Gérard, (1976B) : « Utopie — discours pratique », in *Raulet* 1976A : 9-35.
- RAULET, Gérard, (1976C) : « Encerclement technocratique et dépassement pratique — l'utopie concrète comme théorie critique », in *Raulet* 1976A : 291-308.
- RAULET, Gérard, (1978) : « Espérance et critique ou la sécularisation selon Ernst Bloch », in *Gandillac — Piron* 1978 : 119-134.
- RAULET, Gérard, (1979) : « Eschatologie et utopie ou la découverte de l'histoire », in *Furter, Pierre, Raulet, Gérard, Stratégies de l'utopie*, Paris : Éditions Galilée, p. 171-179.
- RICHTER, Peyton, (1972) : *Utopias. Social Ideas and Communal Experiments*, Boston : Holbrook Press.
- RUYER, Raymond, (1950) : *L'utopie et les utopies*, Paris : P.U.F.

- SCHMIDT, Burghardt, (1976) : « Une téléologie naturelle qualitative », in Raulet 1976A : 137-152.
- SCHMIDT, Burghardt, (1978) : « Ernst Bloch philosophe marxiste », in Gandillac-Piron 1978 : 135-148.
- TILLICH, Paul, (1966) : "Critique and Justification of Utopia", in Manuel (éd.) 1966.